

l'office, les prières, et, pendant la funèbre cérémonie, son calme frappa d'autant plus la vaste assemblée des cénobites, qu'il contrastait avec l'affliction de ces derniers, dont la douleur s'exprimait par des sanglots.

Bernard jusqu'alors n'avait jamais perdu aucun religieux sans le pleurer avec la tendresse d'une mère, et comment, dans cette douloureuse circonstance, n'avait-il pas une larme à donner à un frère bien aimé, à une âme unie à la sienne par tant d'amour et de sympathie ? Le jour même de la sépulture, Bernard, étant monté en chaire comme de coutume, voulut continuer l'explication du Cantique des cantiques. Mais tout à coup il s'arrête, sa voix s'éteint, les larmes le suffoquent, des sanglots soulèvent et brisent sa poitrine... Enfin il prononce un discours dont voici quelques fragments :

« Comment donc pourrai-je interpréter ce cantique d'allégresse, quand mon âme est triste et abattue ? L'excès de ma douleur m'ôte toute liberté d'esprit, et le coup qui me frappe en a éteint la lumière. Jusqu'ici j'ai fait des efforts, j'ai pu me vaincre, j'ai suivi le triste convoi sans verser une larme, tandis qu'autour de moi tous pleuraient. Je suis resté l'œil sec près de cette fosse ouverte dont la vue brisait mon cœur. Revêtu des habits sacerdotaux, j'ai dit sur le défunt les prières de l'Eglise ; j'ai jeté de mes mains, selon l'usage, une poignée de poussière sur le corps de mon frère bien aimé qui, dans peu de temps, sera lui-même en poussière. Vous vous étonniez de ne pas me voir fondre en larmes, vous qui pleuriez sur moi plus encore que sur lui ! Ah ! c'est que je recueillis en moi toutes les forces de la foi pour me contenir et pour résister à l'entraînement de l'affection fraternelle, recourant aux motifs les plus capables de soutenir mon courage, de dominer ma faiblesse. J'ai voulu renfermer mes douleurs en moi-même, elles sont devenues plus intenses et plus aigues. Et maintenant je m'avoue vaincu !

« Vous savez combien ma peine est légitime, car vous connaissez ce compagnon fidèle qui m'a laissé seul dans la voie où nous marchions ensemble. Il était mon frère par les liens du sang ; mais il l'était bien plus par les liens de la religion. Plaignez mon sort, vous qui n'ignorez rien de tout cela ! J'étais infirme de corps, et il me soutenait ; j'étais faible, et il me fortifiait ; j'étais lent, et il m'excitait. O mon frère, pourquoi m'as-tu été arraché ? Pourquoi, ô mon bien-aimé, as-tu quitté ton frère ? Pourquoi avons-nous été séparés par la mort, nous qui marchions en si parfaite harmonie ? O mon Gérard, il m'eût été lus avantageux de mourir que de me séparer de toi !